

An illustration of two hands holding forks. The top hand is light-skinned and holds a fork pointing downwards. The bottom hand is dark-skinned and holds a fork pointing upwards. The two forks are positioned so their tines meet in the center. The background is white for the top half and red for the bottom half.

Nicolas
Kayser-Bril

VORACISME

Trois siècles de suprématie
blanche dans l'assiette



Déjà paru dans la collection « Le Poing sur la table »

Faiminisme

Nora Bouazzouni

Bouffes bluffantes

Nicolas Kayser-Bril

Spaghetti Wars

Tommaso Melilli

Plaidoyer pour le vin naturel

Éric Morain

Les Agronautes

Cédric Rabany

Breuvages bluffants

Nicolas Kayser-Bril

© Nouriturfu, 2021

Illustration de couverture : Juliette Lambert

Conception graphique et mise en page : Nina Clauzel

ISBN 978-2-490698-28-8

www.nouriturfu.com

@nouriturfu

#Voracisme

LE POING SUR LA TABLE

Nicolas
Kayser-Bril

VORACISME

**Trois siècles de suprématie
blanche dans l'assiette**



7 • LA BLANCHEUR DANS L'ASSIETTE
21 • LES ORIGINES SUCRÉES DE LA SUPRÉMATIE BLANCHE
45 • LES COLONIES DÉVORANTES
65 • UNE SI BIENVEILLANTE DOMINATION
81 • APPROPRIATIONS CULINAIRES
101 • LE RACISME À TABLE
111 • MANGER WOKE
121 • NOTES
131 • BIBLIOGRAPHIE
139 • REMERCIEMENTS
141 • L'AUTEUR

1. LA BLANCHEUR DANS L'ASSIETTE

D'après ses deux biographes, Randolph Davis fut le premier bébé *blanc* à naître dans le comté de Buchanan. Nous sommes en 1837 sur les bords du Missouri, aux États-Unis. Après une enfance bourgeoise, Randolph débuta sa carrière d'entrepreneur. Il avait alors tout juste vingt ans. C'était quelques années avant la guerre de Sécession et, le Missouri étant un État esclavagiste, il est tout à fait possible que Randolph possédât des esclaves ou qu'il en fit travailler (il était courant, aux États-Unis, que les esclaves soient employés et reversent leur salaire à leur propriétaire), mais les biographies restent muettes à ce sujet. Randolph se fit la main dans le négoce du bétail, puis, presque par hasard, devint propriétaire d'un moulin. Contre toute attente, il se découvrit une vocation de meunier et sa farine devint l'une des plus prisées à l'ouest du Mississippi. Mais le véritable succès de Randolph arriva plus tard¹.

Chris Russ et Charles Underwood avaient inventé une pâte à pancake révolutionnaire. Il suffisait de rajouter de l'eau et hop ! elle était prête, il ne restait plus qu'à la verser dans une poêle. Mais voilà, Chris et Charles n'étaient pas des as du marketing. En moins d'un an, incapables de commercialiser leur invention, ils se retrouvèrent sur la paille. Ils n'eurent d'autre choix que de vendre leur recette à leur concurrent, Randolph Davis, en 1890.

Randolph, alors âgé de 53 ans, était entre-temps devenu un notable du comté. Il avait été élu deux fois sous l'étiquette

du Parti démocrate, c'est dire s'il était à droite (à l'époque, les Démocrates du sud des États-Unis étaient quasiment en faveur du rétablissement de l'esclavage, ce n'est qu'au cours du 20^e siècle qu'ils abandonnèrent leur programme ségrégationniste). Pour commercialiser la pâte à pancakes qu'il venait d'acquérir, il décida de jouer sur un stéréotype raciste largement répandu à l'époque, celui de la servante Noire^A, la grosse « Mamma » asexuée et dévouée, toujours aux fourneaux pour faire à manger aux blanc-hes de la maisonnée. Ce cliché était déjà le produit du système esclavagiste. Les domestiques Noir-es du monde réel étaient loin d'être bien en chair, vu la maigreur des rations qui leur étaient allouées. Leur représentation adipeuse par les blancs permettait surtout de faire oublier la sous-alimentation chronique des esclaves et de leurs descendant-es².

Pour le nom de son nouveau produit, Randolph se souvint d'une chanson populaire quelques années plus tôt, *Old Aunt Jemima*. Le titre faisait partie du répertoire des *minstrel shows*, des groupes de comédiens blancs qui se peinturluraient la figure en noir, se maquillant avec de grandes lèvres rouges et des grands yeux blancs³. Bardés de ce *blackface*, ils se moquaient des Noir-es dans leurs spectacles, pour la plus grande joie des Sudistes nostalgiques de l'esclavage.

La pâte à pancakes fut baptisée Aunt Jemima, mais Randolph ne s'arrêta pas là. Il inventa un personnage, Tante Jemima (*aunt* veut dire « tante » en anglais), une ancienne esclave qui serait devenue millionnaire grâce au succès de ses pancakes. En réalité, les femmes qu'il embaucha pour jouer le rôle de Tante Jemima ne touchèrent que des clopinettes⁴.

^A Car elle est Noire, et non pas noire. Je reviendrai sur la grammaire dans quelques lignes.

Randolph Davis, qui était probablement un raciste patenté, fit donc fortune en jouant sur les stéréotypes les plus abjects sur les Noires américaines. Au passage, son mensonge publicitaire sur la fortune de Tante Jemima contribua à nier le racisme systémique que subissent les Noir-es étasunien-nes. Car si Tante Jemima est devenue millionnaire, pourquoi les autres n'y arrivent-elles pas? Depuis 130 ans, la pâte à pancakes Aunt Jemima trône sur les rayons des magasins aux États-Unis. Ce n'est pas un hasard si des activistes se battent depuis des décennies pour que la marque admette son histoire et change de nom et de logo⁵.

En juin 2020, ces efforts ont enfin porté leurs fruits. PepsiCo, devenu entre-temps propriétaire de la marque, a annoncé qu'ils allaient non pas relooker Tante Jemima, mais l'arrêter définitivement⁶. Il faut dire que le mouvement Black Lives Matter, en particulier depuis l'assassinat de George Floyd en mai de la même année, a mis une pression intenable aux entreprises qui prennent l'anti-racisme au sérieux (PepsiCo est l'une des rares multinationales à avoir été dirigée par une P.-D.G. non blanche, Indra Nooyi).

Entre avril et septembre 2020, d'autres grands noms de l'agro-alimentaire étasunien se débarrassèrent de leurs marques les plus racistes, marchant dans les pas de PepsiCo. Land O' Lakes, une marque de margarine, supprima de son logo une femme en habits de la tribu amérindienne Ojibwe, après que nombre d'activistes eurent dénoncé l'utilisation d'Amérindiens comme mascottes d'entreprises créées par des blancs. Mars Foods annonça que la marque Uncle

⁵ Alors que ce livre part à l'imprimerie, le changement est toujours en cours. Les nouveaux emballages devraient arriver sur les rayons au premier trimestre 2021, m'a dit le service de presse de PepsiCo.

Ben's, dont l'histoire n'est pas très différente de celle d'Aunt Jemima, serait rebaptisée Ben's Originals, et que son logo n'utiliserait plus l'image du serviteur Noir. Même chose pour B&G Foods et Cream of Wheat, une marque de porridge qui utilisait comme logo un cuisinier Noir quasiment illettré nommé Rastus. Plusieurs fabricants de glace en bâtonnets abandonnèrent leurs marques Eskimo^c, un nom que de nombreux-ses Inuits et Yupiit trouvent dégradant⁶.

LA TÊTE PLONGÉE DANS LA SEMOULE

De notre côté de l'Atlantique, ce ne sont pas les marques racistes qui manquent. Pourtant, l'élan de Black Lives Matter n'a pas provoqué de remise en question parmi les professionnels de l'alimentation. J'ai demandé aux cinq plus grosses entreprises de grande distribution en France ce qu'elles comptaient faire des personnages racistes que l'on trouve chez elles, côté chocolat en poudre ou riz étuvé. Seul Système U m'a répondu, et ils s'en lavent les mains. Leur service de presse m'a fait savoir que « ces marques (étaient) présentes dans (leurs) rayons. La décision à propos des emballages est de la responsabilité des entreprises propriétaires des marques concernées ».

Les affaires sont les affaires, après tout, et ce n'est pas le combat pour la justice sociale qui remplit le tiroir-caisse. Mais j'ai aussi envoyé des questions à une vingtaine de restaurateur-trices qui avaient participé au Black Out Tuesday, un mouvement de solidarité avec Black Lives Matter sur Instagram, le 2 juin 2020. Mais même d'eux et

^c L'origine du mot « esquimau » est incertaine. Son étymologie est probablement liée à l'algonquien *ayiskimew*, qui signifie « étranger ». Toutes les personnes désignées par le terme ne sont pas d'accord sur son caractère insultant.

elles, pourtant ostensiblement intéressé-es par le problème, je ne reçus qu'une unique réponse. Sans doute insensibles à l'ironie de la chose, plusieurs prirent quand même le temps de me dire qu'ils n'avaient pas le temps de répondre.

En France, on ne parle pas de race. Ou alors pour s'insulter. On ne la recense pas, c'est même interdit. On est sommé de l'ignorer. Le terme est tellement tabou que les député-es décidèrent en juin 2018 de l'oblitérer de la Constitution, qui dispose que la France « assure l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans distinction d'origine, de race ou de religion⁷ ». Leur vote n'a pas encore eu d'effet, la proposition de loi ayant été retirée avant que le processus législatif n'aboutisse. Les député-es anti-race expliquaient à l'époque que puisque les races n'existaient pas d'un point de vue biologique, elles n'avaient rien à faire dans la loi.

Pourtant, les *rac*es existent bel et bien. Non pas qu'elles aient une existence biologique, pas plus que les religions. Mais tou-tes les Français-es sont capables de reconnaître l'identité raciale de leur voisin-e, de leur collègue ou de leur restaurateur. La race est une construction sociale d'une solidité incroyable, créée au 18^e siècle par quelques Européens pour des histoires de gourmandise et inébranlable depuis. Quelle qu'en soit la volonté affichée des député-es français-es.

En allant manger dans certains restaurants parisiens, j'ai remarqué une étrange division du travail. Les serveur-ses sont souvent blanc-hes, les cuisiniers Tamouls et les plongeurs Noirs. Bien sûr, ce n'est pas le cas partout. Mais je n'ai encore jamais vu un restaurant où les serveurs seraient Tamouls, les cuisiniers blancs et les propriétaires Noirs. Un chef parisien m'a même dit qu'il n'avait jamais vu

un plongeur blanc en quinze ans de carrière.

J'aimerais pouvoir confronter cette remarque à la réalité, en analysant par exemple des statistiques sur l'identité raciale des employé-es de la restauration. Mais une telle entreprise me vaudrait cinq ans d'emprisonnement et 300 000 euros d'amende, vous m'excuserez de ne pas la tenter⁸.

Pourtant, les propriétaires de restaurants blanc·hes ne sont pas foncièrement racistes. Ce chef parisien qui n'a jamais vu de blanc faire la vaisselle en cuisine m'a même raconté l'histoire de deux plongeurs, dans deux établissements différents, qui, à force d'observer leurs collègues travailler à leurs côtés, apprennent le métier et furent promus cuisiniers. Dans le bâtiment, une autre industrie où les rôles sont définis par la race, je ne suis pas sûr qu'un manœuvre Noir soit jamais devenu architecte, ou même chef de chantier⁹.

C'est pour cela que je parle de suprématie blanche et pas uniquement de racisme. Le racisme suppose une détestation active des autres races alors que la suprématie blanche n'est qu'un état de fait, qui profite à tou·tes les blanc·hes, quelle que soit leur opinion des Noirs ou des Arabes. Le « dividende de la blancheur¹⁰ », que touchent tou·tes les blanc·hes, c'est de pouvoir se balader sans risquer un contrôle d'identité, c'est de ne pas avoir à se demander si un rejet de candidature était lié au racisme du recruteur, de pouvoir entrer dans n'importe quel salon de coiffure et se faire coiffer (ce qui est loin d'être le cas avec des cheveux crépus), d'être un·e « expat » et non pas un·e « migrant·e ». Le dividende de la blancheur, c'est de ne pas être réduit à un stéréotype en permanence.

Cette suprématie n'implique pas non plus une déférence constante des personnes racisées envers les blanc·hes.

Un·e blanc·he peut tout à fait se faire refuser l'entrée, plus ou moins poliment, dans un restaurant où les client·es sont tou·tes Noir·es. Ce n'est pas très agréable, mais ce n'est pas l'expression d'un racisme anti-blanc ou le début de la suprématie Noire. Après une telle expérience, un·e blanc·he continue de toucher le dividende de la blancheur et les Noir·es continuent de subir le racisme institutionnel.

Ce racisme institutionnel, cette suprématie blanche, ce n'est pas juste l'opinion d'un individu (on parlerait alors plutôt de haine). C'est un mode d'organisation sociale qui ne peut pas, par construction, se retourner contre la race dominante. Un blanc qui reçoit une injure raciale peut toujours compter sur une police et une classe politique largement dominée par des individus de sa race. Un Noir ne peut pas en dire autant.

CHRONIQUER MA RACE

La race est partout. Dans mon collège parisien, à la fin des années 1990, le tournoi de foot opposait trois équipes : blancs, Arabes et Noirs. Par la suite, au lycée puis à l'université, le nombre de mes camarades Noir·es ou Arabes a fortement chuté. Sans même parler de mes débuts dans le journalisme, profession d'une blancheur crasse, ou en cuisine, où la hiérarchie raciale est si forte. Écrire une histoire des liens entre la race et l'alimentation m'a semblé une évidence, notamment parce que le racisme est lui-même, en grande partie, la conséquence des pratiques alimentaires de nos ancêtres.

Dès l'âge de trois ans, les enfants utilisent la notion de race pour justifier le choix de leur poupée ou de leur camarade de jeu¹¹. Certainement pas parce que la race serait un concept inné ou l'aboutissement d'un processus évolutionniste, mais parce que cette catégorisation est omniprésente dans

notre société. On peut bien sûr plonger la tête dans le sable et nier l'existence de ces catégories en les réduisant à des distinctions d'origine ou de classe sociale. La plupart des journalistes français-es sont des champion·nes à ce jeu-là, utilisant des expressions comme « quartiers sensibles » pour parler des endroits où vivent une majorité de Noirs et d'Arabes, ou de « cuisine du monde » pour parler des restaurateurs racisés. On peut pourtant être Noir et riche, être Arabe et cuisiner des andouillettes. Ce n'est pas pour autant que l'on n'aura plus jamais affaire au racisme.

Refuser de voir la race, ce n'est possible que si l'on est blanc·he. Les autres n'ont pas le choix. On leur rappelle leur catégorie raciale suffisamment souvent, via des regards en coin, des passants qui changent de trottoir, des questions idiotes sur leur origine (« Non mais tu viens d'où à la base ? ») ou leurs compétences, voire des refus d'embauche ou de location d'appartement.

Être blanc, c'est être socialement normal. Si vous ne vous en êtes jamais aperçu, c'est logique. On ne remarque la norme que quand on s'en écarte, quand on est racisé·e. Exactement comme les problèmes d'accessibilité, auxquels on ne prête pas attention jusqu'à ce qu'on y soit confronté pour de bon. Je n'avais jamais pris la mesure de l'impossibilité de se déplacer en fauteuil roulant (sans même parler de manger au restaurant) jusqu'à ce que je doive pousser mon père dans les rues de Paris.

Que la clarté soit considérée comme le teint normal n'est pas illégitime dans un pays où la plupart des habitant·es ont la peau claire. Mais on sait tous que certains Arabes ou Noirs ont la peau plus claire que certains blancs. Le problème ne se résume pas à la concentration épidermique en mélanine,

le pigment foncé permettant de protéger le corps des rayons ultraviolets. Le colorisme, la hiérarchie sociale fondée sur la pigmentation de la peau, n'est qu'une des multiples facettes du racisme.

Alexis de Tocqueville écrivait tranquillement au début des années 1830 dans *La Démocratie en Amérique* que « l'européen (blanc) est aux autres races ce que l'homme est aux animaux ». Ernest Renan, le théoricien de la nation française, écrivait lui en 1872 que « la régénération des races inférieures par les races supérieures est dans l'ordre providentiel de l'humanité¹² ». Ces livres furent publiés il y a longtemps, mais ils restent les soubassements de notre système politique et social. Ces deux auteurs, parmi des dizaines d'autres, sont toujours au programme des universités, et pas pour en faire la critique.

Depuis la fin des années 1940, le ton a changé, mais la suprématie blanche demeure. Elle est tellement normale qu'on ne la remarque plus. Les hommes et les quelques femmes politiques sont dans leur immense majorité des blanc-hes. On trouve ça et là des Noir-es et des Arabes, c'est sûr, mais les ministres Noir-es, comme Félix Houphouët-Boigny (plusieurs fois ministre sous de Gaulle), Kofi Yamgnane (secrétaire d'État sous Mitterrand) ou Rama Yade (sous Sarkozy) sont surtout des exemples de tokenisme, des personnes issues de minorités et mises en avant non pas pour intégrer lesdites minorités aux processus de décision mais pour se prémunir d'une critique. D'ailleurs, depuis les élections de 1793, le parlement français a quasiment toujours compté des député-es Noir-es en son sein et je ne mettrais pas ma main à couper que leur nombre a augmenté au fil des siècles.